

ANNALES
DE
GÉOGRAPHIE

LES ÉTRANGERS DANS LES CAMPAGNES FRANÇAISES
PROPRIÉTAIRES, FERMIERS ET MÉTAYERS ÉTABLIS EN FRANCE

I. — CAUSES DU DÉVELOPPEMENT DE LA COLONISATION
ÉTRANGÈRE EN FRANCE

La dénatalité et la désertion des campagnes. — La guerre, qui a aggravé la situation démographique de la France, a fait sentir ses ravages plus particulièrement dans les campagnes. Tandis que la population urbaine ne perdait que 129 000 hab., la population rurale diminuait de 2 000 000, de 1911 à 1921. Dénatalité et désertion conjuguées font que sans arrêt, depuis 70 ans, notre population rurale s'est appauvrie. De 74,5 p. 100 de la population totale en 1831 et 62,6 p. 100 en 1891, elle est tombée à 53,6 p. 100 en 1921.

De plus les chiffres laissent prévoir une nouvelle diminution pour un avenir prochain. Une évaluation sommaire permet d'indiquer que, dans une dizaine d'années, l'élément masculin de quinze à soixante ans, dont dépend principalement la puissance de production du pays, sera en diminution de plus de 1/5 par rapport aux chiffres de 1911, par suite des pertes de guerre et de la diminution des naissances qui en est résultée. Or, ce déficit atteint surtout les campagnes qui ont, plus spécialement, alimenté les armées, et qui satisfont aux besoins croissants de l'industrie et des villes.

Déjà ce déficit s'élève approximativement à 1 400 000¹, abaissant à 3 900 000 en 1923 le chiffre de la population active agricole, qui était

1. Voir P. CAZIOT, *Journée industrielle* du 9 janvier 1924.

DOUARNENEZ, PORT DE PÊCHE

La situation du port de Douarnenez est excellente. Situé sur la côte Sud de la baie, il en évite le fond où le ressac presque continu rend l'abordage impossible. Il est abrité par un brise-lames naturel, la pointe du Leidé et protégé par plusieurs îlots dont le plus important, l'île Tristan, cache en partie l'ouverture de la baie. Une digue de 200 m. rend le grand port tout à fait sûr et d'accès beaucoup plus facile que celui d'Audierne situé sur une baie largement ouverte et sans brise-lames naturels.

Le port de Douarnenez est pour ainsi dire triple. Il comprend : 1° Le port de pêche de Tréboul, situé un peu à l'Ouest, dans une petite anse presque fermée par l'île Tristan ;

2° Le Port-Rhu situé dans une ria, l'estuaire de Pouldavid. C'est le port de commerce où petits voiliers et vapeurs déposent les rogues et tourteaux d'arachide pour la pêche, le charbon, le bois, les vins, la farine de froment, les ciments. Mais les entrées et les sorties ne peuvent se faire qu'à marée haute. Avant la guerre, on expédiait beaucoup de boîtes de sardines par le Port-Rhu, maintenant elles prennent la voie ferrée ;

3° Le grand Port, qui est le vrai port de pêche, toujours extraordinairement vivant dans l'espace relativement étroit qu'il occupe entre la digue et la falaise boisée des Plomarches.

Il faut le voir un samedi, quand les bateaux sont rentrés : thonniers et langoustiers, blancs comme des yachts de plaisance, sardiniers d'un noir de goudron avec les grands filets bleus qui séchent à la maturité. Sur le quai, bordé de trop nombreuses « buvettes » et de « fritures » (c'est ainsi qu'on appelle les usines de sardines), c'est un fourmillement de marins au visage rasé, au costume d'un rouge brun, au petit béret plat, portant les sardines luisantes dans les paniers ou les grands thons desséchés aux reflets bleus.

Le port abrite trois flottilles distinctes :

1° Les *sardiniers*, environ 250 petits bateaux à voiles rouges ou brunes montés par 8 à 9 hommes qui partent pour 24 heures, quelquefois pour 3 ou 4 jours. La sardine déserte maintenant la baie, soit qu'on l'y ait trop pêchée, soit que des courants l'entraînent plus loin.

Les pêcheurs vont donc au large des pointes du Raz et du Van, du cap de la Chèvre ou dans la baie d'Audierne. En ce cas, ils laissent leur bateau à Audierne et vont et viennent par le train à Douarnenez.

La saison dure de juin à décembre, la période la plus active est de juillet à octobre.

L'équipage des sardiniers ne reste pas inactif aux autres moments de l'année ; de février à juin, c'est la pêche du maquereau, d'octobre à mai, celle de la raie et du chien de mer. En toute saison, mais de préférence en hiver, par vent d'Est, on pêche le mullet et le sprat.

2° Les *thonniers* sont environ 80. Un peu plus grands que les sardiniers

et peints en blanc, ils portent, de chaque côté du grand mât, deux hautes antennes où l'on accroche les lignes.

L'équipage comprend 7 à 8 hommes qui vont pêcher le thon à une distance variant de 100 à 600 km., depuis l'Angleterre jusqu'au cap Finistère. Les hommes partent pour trois semaines, un mois, et la saison dure du début de juillet jusqu'à la mi-octobre. Ils ramènent le poisson vidé et desséché. Le reste de l'année, l'équipage des thonnières comme celui des sardinières se livre à des pêches diverses dans le voisinage de la baie.

3° Les langoustiers sont au nombre de 30. D'aspect, ils ressemblent aux thonnières, mais deux petit canots à bord les font reconnaître aisément; leur équipage comprend 9 à 10 hommes qui vont pêcher la langouste sur les côtes de Mauritanie et sont absents environ 3 mois.

Cette pêche de la langouste est très périlleuse, car elle se fait dans les lames à l'aide d'un filet à larges mailles et d'un casier dans lequel on met des morceaux de chien de mer. La langouste est ramenée dans un vivier au fond du bateau où elle se nourrit de poisson haché, il lui faut des vagues, et, quand le langoustier revient par une mer calme, le patron redoute la perte de sa cargaison.

Cette pêche rapporte beaucoup et tend à prendre de plus en plus d'importance.

Un langoustier parti depuis 2 mois peut revenir avec 7 000 à 8 000 kg. de langoustes qui se vendent 10 fr. le kilogramme. Le produit est divisé en deux parts : l'une pour l'armateur, l'autre pour l'équipage : sur cette seconde part le patron du bateau prélève la moitié. Le même partage a lieu sur les thonnières. Ainsi la langouste peut rapporter en moyenne, au simple pêcheur 2 000 fr. par voyage, le thon et la sardine, 3 000 fr. par saison.

La sardine, à l'exception d'une petite quantité vendue aux particuliers, est traitée immédiatement dans les usines. Elle doit être travaillée fraîche. Aussi les « commises », femmes chargées d'acheter le poisson pour les usines, se tiennent-elles en permanence sur le port.

Avant la guerre, il y avait à Douarnenez 28 usines, actuellement il n'y en a plus que 21 qui travaillent, sans compter les 3 usines de Tréboul. Elles ont un outillage moderne, et la division du travail y est extrême : étêtage et vidage de la sardine, cuisson dans l'huile bouillante, mise en boîte, sertissage des boîtes (et non soudure).

Ces usines traitent également le thon, le sprat, le chinchard, le maquereau. Les usines Amieux travaillent la langouste. Quelques-unes font les petits pois, les haricots et même les confitures, mais bien entendu les conserves de poisson viennent au premier rang. Elles emploient plus de femmes que d'hommes. Le travail est très irrégulier, puisqu'il dépend de l'arrivée des bateaux. Le travail de nuit devient de plus en plus rare. Les hommes gagnent 4 fr. 50 de l'heure, les femmes, 1 fr., et il y a de longues périodes de chômage.

Douarnenez est un port de pêche en pleine prospérité. Beaucoup de pêcheurs, secouant leur tendance routinière, modernisent leur outillage : filets perfectionnés, moteurs installés sur les voiliers pour remédier à l'insuffisance du vent. Un certain nombre s'enhardissent à la grande pêche, loin des côtes. Il semble que les langoustiers et les thonnières

deviennent
familles d
de Douarn

L'indu
essor con
perte po
tonnes);
tonnes);
de tonne
duction
les hosti
tonnes e
des lign
(129 mil
breuses
les rais
lignites

Du p
l'époque
jusqu'au
se retro
gisemen
Rhénan
de la R
gisemen
la Basse
Bavière
supérie
du Main
du Main
Sem
Certain
sieurs k
leur nor
en Saxe
La puis
supérie
12 m. M
vers le

1. KUB
Deutschlan
470. — V

deviennent plus nombreux. Si le métier est dur, il est bien payé, et les familles de pêcheurs, c'est-à-dire la plus grande partie de la population de Douarnenez, vivent dans l'aisance.

A. DAZIN.

LIGNITES ALLEMANDS

L'industrie des lignites allemands, prospère avant la guerre, a pris un essor considérable depuis la paix. Cette fortune subite est fonction de la perte pour l'Allemagne des charbonnages de la Sarre (13 millions de tonnes); des charbonnages de la Lorraine et du Palatinat (5 millions de tonnes); des quatre cinquièmes des charbonnages de la Silésie (34 millions de tonnes), au total : 52 millions de tonnes par an. D'autre part, la production de la houille n'a pu se développer avec la même intensité qu'avant les hostilités. Cependant l'extraction du lignite passait de 87 millions de tonnes en 1913 à 124 millions de tonnes en 1924. Dès 1922, la production des lignites (134 millions de tonnes) dépassait la production de la houille (129 millions de tonnes). Cet effort économique a fourni le sujet de nombreuses études. Dans un livre fort bien illustré¹, M. Kurt Pietzsch examine les raisons géographiques et scientifiques qui ont donné la victoire aux lignites allemands.

Du point de vue géologique leur origine est très diverse. Depuis l'époque où la mer turonienne s'est retirée de l'Allemagne septentrionale jusqu'aux époques interglaciaires du Diluvium, les formations de lignites se retrouvent à tous les moments du Tertiaire. A l'Éocène on attribue les gisements subhercyniens de la Saxe, de la Thuringe, du Brunswick, de la Rhénanie supérieure; à l'Oligocène, les gisements des Préalpes, du massif de la Rhön de la vallée moyenne du Main; au Miocène inférieur, les gisements de la Rhénanie inférieure, du Westerwald, du Vogelsberg, de la Basse-Hesse, de la Franconie; au Miocène supérieur, les gisements de la Bavière, de la Souabe, du Palatinat, de l'Allemagne orientale; au Pliocène supérieur, les gisements occidentaux de Rhénanie et de la vallée moyenne du Main; au Diluvium, les gisements interglaciaires des Alpes, du Rhin, du Main, de la Weser.

Semblablement, la valeur industrielle est également fort différente. Certains ne dépassent pas la surface d'un hectare, d'autres couvrent plusieurs kilomètres carrés. Le nombre des couches varie aussi; en général, leur nombre diminue avec l'étendue du gisement. On compte deux couches en Saxe et dans la Lusace, une seulement en Rhénanie, près de Cologne. La puissance moyenne est comprise entre 5 et 25 m. Ainsi, la couche supérieure des gisements de Lusace mesure 22 m., la couche inférieure 12 m. Mais la couche rhénane mesure, à Cologne, 30 à 40 m., et plus loin, vers le Sud, de 80 à 90 m.

1. KURT PIETZSCH, *Die Braunkohlen Deutschlands (Handbuch der geologie und Bodenschätze Deutschlands, III Abteilung)*, Berlin, 1925, in-8, 488 p., 105 fig., 20 pl. cartes, 35 Mks. Bibl. p. 461-470. — Voir XXXIII^e Bibliographie, 1923, n° 798.